

Dans le flou

Cette douleur continue de m'envahir peu à peu. Ce froid glacial me brûle la plante des pieds et ne me permet plus d'avancer correctement. Je me mets alors à boiter comme un vieillard ce qui m'attriste énormément. Seule sa présence me motive, lui, à mes côtés partageant les mêmes souffrances causées par le froid. C'est mon unique moteur, celui qui fait battre mon cœur et pour qui je donnerais ma vie. Nous ne sommes ni mariés ni fiancés. Cela nous importe peu puisque nous sommes là, liés dans la douleur, main dans la main, avançant péniblement parmi ces centaines d'inconnus.

Je m'appelle Marina Riu et je vais conter une histoire, mon histoire... Deux bonnes heures nous séparent de notre point d'arrivée, une éternité. Une multitude de personnes autour de nous se plaignent de leurs blessures, et je ne vais pas tarder à en faire autant. Lui, ne se plaint jamais, la lutte armée certainement a dû l'endurcir. Son regard posé sur moi me donne tant de force et d'espoir. Son nom Ramon, jeune, beau, grand et plein de vie. Un amour de garçon, mon grand amour. Nous avons été séparés violemment de nos familles ainsi que notre pays, cela à cause de nos convictions politiques. En effet ce n'est pas une marche anodine que nous faisons, mais nous sommes réfugiés, fuyant pour notre survie entourés de tristes soldats. Nous sommes pour la plupart des républicains et nous sommes exclus, comme de simples lépreux. Nos idées ne sont pas en adéquation avec celles de Franco et malheureusement cela peut nous coûter la vie en Espagne. Le diable en personne a pris possession de notre pays, imposant ses idées et ses lois.

Déçue, déchue est mon seul sentiment immédiat, une déception de ma part, de mes origines. Cet endoctrinement m'a frustrée et mon esprit d'opposition m'a conduit ici, sous la neige et le vent. Devant nous, plusieurs personnes avancent, un tri commence parmi nous. Les femmes sont séparées de leur progéniture ainsi que de leurs compagnons. On avance lentement, à petits pas, arrivant vers les barbelés rouillés. Je comprends alors que nous allons être séparés lui et moi, comme tous les autres. Tous ces moments de joie passés à ses côtés défilent dans ma tête. Je ne peux décrocher mon regard de son visage figé par le froid, et mes larmes, incontrôlables, coulent le long de mes joues gelées. Je ne peux imaginer la suite de ce périple, mais la seule chose que je sais, au plus profond de moi, est que notre histoire d'amour s'arrête ici. Cette sensation de cœur brisé m'envahit, comme un long et interminable chagrin d'amour. Voilà notre tour. Je sens alors sa main me serrer de plus en plus fort, un sentiment de peur transmis au contact de sa peau. Cet homme que j'admire, qui me comble chaque jour que Dieu fait depuis un an, me fait ressentir sa peur intérieure en une poignée de main. Nos

regards débordant d'amour se sont croisés une dernière fois devant ce soldat au visage pâle. Lui à gauche, moi à droite et pour seule séparation, un vieux grillage tordu. Soudain le silence, tout autour de moi tourne comme au ralenti. Mes oreilles ne perçoivent aucun autre bruit, uniquement le son de sa voix qui crie mon nom désespérément. Je me dirige vers lui comme hypnotisée, sans comprendre réellement ce qu'il se passe. Je reproduis ses gestes et colle contre cet acier glacé du grillage mes mains, prises aussitôt par les siennes. « Regarde moi » me dit-il d'un air effrayé. « Je t'aime et c'est tout ce qui importe mon amour ». Je lui réponds bêtement la même chose complètement groggy par la vitesse à laquelle sont allées les choses. Je laisse avancer ma tête, comme demandant un baiser d'adieu, puis je sens ses lèvres se mêler aux miennes. Je ne peux savourer ce tendre moment, car mon esprit est ailleurs. Je pense à ce que nous allons devenir. On n'est heureux que par amour, c'est ce que me répétait ma douce mère en permanence. Ce dernier baiser me laisse un étrange goût amer. Ce sentiment est tellement désagréable, c'est un poison qui me dévore lentement de l'intérieur. Un hurlement grave nous demande vivement de nous éloigner l'un de l'autre. Une action qui m'est impossible à réaliser, je reste là, littéralement scotché par son regard. Au bout de quelques secondes un homme vient nous séparer et nous conduit chacun dans un baraquement. Il me fait asseoir là, seule dans le noir, les poings liés. Il m'interdit alors de crier, par peur sûrement que Ramon m'entende. Je me dis que de son côté il doit lui arriver la même chose ou même pire puisque c'est un homme. On doit certainement le battre comme un animal sauvage à apprivoiser. Quelques minutes plus tard une femme d'une trentaine d'années me rejoint, accompagnée elle aussi d'un garde violent. Une républicaine probablement comme moi. En cinq heures, nous nous retrouvons à sept femmes dans ce taudis avec pour interdiction de prononcer le moindre mot, les heures défilent et la nuit tombe. Apparemment nous allons rester ici jusqu'au petit matin, avec pour seule couverture nos vêtements. A l'aurore des cris de souffrance se font entendre. Après cette nuit blanche nos regards se croisent. Nous comprenons que notre tour arrive, pour moi qu'une envie : retourner dehors pour tenter d'apercevoir l'homme que j'aime. Effectivement, à peine cette idée traverse mon esprit qu'un homme muni d'un fusil vient me chercher. Est-ce une libération ? Aucune idée, seule la lumière du jour m'aveugle et ne me permet pas d'ouvrir les yeux suffisamment grands pour voir ce qu'il se passe. Je distingue furtivement quelques ombres en mouvement, pas assez précis pour me permettre de le reconnaître. Un temps d'adaptation pour mes pupilles et me voilà spectatrice d'une scène d'épouvante. Maltraitements et moqueries, voilà ce que nous subissons, tous ces soldats n'ont aucun état d'âme comme des robots obéissants, exécutant les ordres d'un supérieur hiérarchique. Parmi cette foule de gens horrifiés je perçois de l'autre côté de ce camp un visage familier. C'est bien lui, ma moitié, subissant les

mêmes atrocités. Mes membres ne me permettent pas de me relever. Je ne peux qu'assister à cet écœurant scénario, mon espoir de libération s'envole aussitôt. Je sens une présence qui s'approche de moi par l'arrière et qui me demande de rejoindre le groupe, à mon tour d'être la bête de foire. En me surpassant j'arrive à rejoindre les autres femmes faisant la queue, elles aussi exténuées et perdues. Ils nous emmènent lentement vers la sortie comme du bétail se dirigeant vers un abattoir. Les femmes sont les premières à partir, tout en avançant je cherche désespérément du regard Ramon. Les hommes sont trop nombreux, je ne vois rien de ce qui m'entoure, tout n'est qu'ombre et agitation. Toutes ces âmes en peine défilent devant moi et je ne sais pas quoi faire ni quoi penser. Nous commençons lentement à nous diriger vers la sortie du camp d'Argelès, suit une longue et éprouvante marche dans le froid glacial, mélange de vent et de neige. Nous n'avons aucun moment de répit, une simple gourde d'eau lancée parmi nous pendant la marche. Aucun renseignement sur la destination de notre périple, uniquement des ordres donnés en français par ces soldats aussi frigorifiés que nous. Soudain, ma jambe heurte un panneau recouvert de neige, avec ma jupe je frotte vivement et découvre le mot Rivesaltes. Nous marchons depuis tellement longtemps que nous sommes épuisées. Les hommes eux continuent leur route, nous ne les reverrons probablement plus jamais, je ne le reverrai plus jamais. Le plus tragique c'est que quelques jours avant notre arrestation, j'allais lui annoncer le fruit de notre bel et grand amour.

D Caroline 1^{ère} BAC Pro Vente
Lycée Aristide Maillol 2008/2009
Enseignante : Me Luiggi